

VraiSident

- relecture en mode aperçu
-enlever les mots inutiles
pour ne pas fatiguer le lecteur
et ainsi pouvoir ajouter de la
déconnade

> Quand tu écris, c'est le texte qui te parle. Pas besoin de parler à voix haute pour vérifier s'il coule bien, s'il est harmonieux... Le texte qui s'écrit est fait pour être lu en silence. Il est muet. Il est mental.

> C'est dans la ligne que naissent et s'écrivent les idées. Des choses incroyables mentalement, sans écrire.

- > On est là pour ne pas avoir de limites minables
- > Le Proust de l'humour
- > Je me montre en train d'essayer de raconter

[Vraisident]

Appas

[DÉBUT]

Pourquoi ai-je donc signé cet anodin formulaire de soutien à l'Association pour la sauvegarde des poutres en bois humide de l'ancienne gare de Chevreuil-lez-Mines ? Parce que je faisais totale confiance (tout en le méprisant affectueusement) à mon ami Giboury Le Lafouine. Et j'ai eu tort. Car me voici, aujourd'hui, devenu président élu de la République du Rocher des Cousins Artichaut. Tout cela doit vous paraître incongru. Je suis d'accord. Le nom de cette république est ridicule. Désormais, je parie que je vais passer mon temps à répondre à des questions du genre « Qui sont ces cousins ? », « De quelle variété d'artichauts voulez-vous parler ? », « Les avez-vous rencontrés ? », etc. Non, Gyboury Le Lafouine, je ne te remercie pas. Moi qui croyais, en signant cette espèce de pétition, t'aider dans l'une de tes nombreuses petites escroqueries minables et sans danger. Mais, cette fois, par extraordinaire, ton montage merdique a fait de toi

l'homme le plus riche d'Europe¹, et de moi le premier personnage d'un État dont j'ignore tout. Giboury, si je t'attrape, je te fais manger une boîte entière de miettes de crabes qui ont mangé du faon. Puis je te fais tourner à bout de bras comme un joueur de rugby avec son maillot gorgé de sueur. Et je te propulse (au moyen d'un dispositif qu'il reste à déterminer) à travers la fenêtre panoramique de mon palais pour que tu ailles t'accrocher, sur la place Michel Saint-Robin, au sommet de l'un des douze mats où claquent les drapeaux de la République. Je me demande vraiment comment est foutu cet État. Pourquoi douze drapeaux et tous différents ? Avec, sur chacun, la tête de quelqu'un que je ne connais pas. Qui est, par exemple, sur le sixième drapeau en partant de la gauche, cette jolie femme blonde aux joues légèrement rebondies ?² Ma fille adoptive ? Une puissante conseillère de canton, une pub idiote pour une crème anti-lifting, l'allégorie (niaise) de l'avenir financier de la République ? Giboury, le jour où je mettrai la main sur ton échine de mammifère rampant, tu regretteras de m'avoir fait signer cette pétition surnoise. À propos de mammifère rampant, pouvez-vous me dire pourquoi je suis obligé de tenir en laisse le chien Savoye-Dubrûle ? Un conseiller ou un ministre m'a fourré cette laisse dans la main, tout à l'heure, à mon entrée dans le palais, en me demandant de ne la lâcher sous aucun

1 Pourquoi ?

2 Personnage qui va arriver plus tard. Quel sera son rôle ?

prétexte, « sauf avis favorable du Parlement ». Ce chien m'énerve. J'aimerais qu'il arrête de tirer sur sa laisse. Qu'est-ce qu'il peut bien trouver d'intéressant à cette cheminée dont le manteau de stuc blanc-crème représente une bataille en bas-relief opposant des sortes de personnages Playmobil à des caricatures de chefs d'état³ ? Arrête de tirer sur ta laisse, chien encombrant. Quelqu'un se cacherait dans la cheminée ? Cette sale bête est vraiment musclée. Elle me traîne derrière elle presque sans effort. Le tapis blasonné aux armes de la République (deux chapeaux hauts-de-forme⁴, allez savoir pourquoi) glisse avec moi et va s'accorder contre les obstacles. Je crie, j'aboie même, « Savoye ! Au pied ! », mais le chien poursuit son approche de la grande cheminée. Il a l'air impatient. Il remue la queue et, évidemment, je me prends les battements de son machin en fourrure dans la figure parce que je suis, désormais, agrippé à sa laisse, en position couchée et ventrale. C'est moi qui suis en laisse. Ça ne va pas. Je suis Président, quand même. Le tapis continue de glisser, entraînant avec lui une paire de fauteuils, une table à thé, une bibliothèque en acier brossé... Sur ma trajectoire surgit un bel obstacle bien lourd auquel je m'accroche. Le cabot va devoir stopper. Son collier va lui faire « strugl », il va suffoquer et pousser des couinements ridicules. Car le machin auquel je me cramponne, c'est du solide. Appelons ça

3 Expliquer par la suite ce que c'est

4 Expliquer plus tard

une oeuvre d'art. Imaginez un gros pied en bois massif de 12 000 tonnes (j'exagère) surmonté d'un petit écran plat où défilent des images de chaussures tristes. Qu'est-ce que ça fout là ?⁵ Encore une question dont je n'ai pas la réponse. Et bien cette énorme chose n'arrête pas Savoye-Dubrûle. Le chien continue de me tirer derrière lui. Notre convoi s'approche, inexorablement, de la cheminée. Ce chien est plus fort que moi. De plus, il est imperméable à la ruse⁶. J'avais dans ma poche de redingote (oui on m'a affublé d'une redingote) un sachet de mini-saucissons apéritifs chouravés par moi lors de la cérémonie organisée à mon arrivée sur le territoire de la République. J'ai ouvert le sachet et j'ai promis à Savoye-Dubrûle que, s'il cessait de me tracter, il aurait droit à 30% des mini-saucissons. Ça n'a pas marché. Et voilà que ce chien aboie joyeusement. Lui, moi, et tout le barda qui a transité avec nous, sommes en arrêt devant la grande cheminée au manteau de stuc blanc-crème. Mais ferme ta gueule, misérable chien. Tes aboiements amplifiés par les parois du foyer font venir dans ma tête des images de babines, de bave, et d'écuelles emplies de croquettes détremées. C'est très désagréable. D'un ton cassant, mais inefficace, je dis « Savoye-Dubrûle on n'est pas au chenil avec les copains. Arrête ! » Je ne comprends pas. Je suis dans un palais présidentiel et, avec tout ce barouf, aucun fonctionnaire obséquieux ne se précipite pour ouvrir la

5 À expliquer

6 Caractère de Savoye-Dubrûle

porte du bureau et s'enquérir de ce qui se passe. Dehors, sur le sixième drapeau, le visage poupin de la conseillère cantonale blonde m'envoie son sourire persistant, déformé par les claquements de l'étoffe. Pourquoi ne suis-je pas, moi aussi, comme tous ces drapeaux, en plein air, au soleil, heureux de profiter d'une liberté flottante ? Pourquoi ne puis-je pas infliger à Giboury Le Lafouine la correction qu'il mérite ? Une fessée avec des fougères, au pied d'une cascade miroitante, sous les regards casqués d'un groupe de vététistes appartenant à un programme de *team-building* d'entreprise. Cela serait bien pour toi, Giboury, comme punition. Ou alors, je t'obligerais à te laver les dents avec une brosse à dents grosse comme une brindille, ce qui te prendrait des jours et des jours, suivis eux-mêmes par de nombreux autres jours... Je ne continue pas à imaginer les châtements que je te souhaite, Giboury, car le chien, apparemment, a levé un lièvre. Cette grande cheminée ne contient pas que de la pierre, de l'air et de la suie. Et j'en ai la preuve.///

Un gros paquet multicolore choit sur le sol du foyer et pousse un bref « ouille! », ce qui assez normal du fait qu'il est tombé, ce paquet, sur un chenet, assez piquant, à tête de licorne bicéphale. Mon dieu...Une licorne bicéphale. Encore un truc idiot dont cette République semble avoir le secret. Le paquet multicolore à fait « ouille! », disais-je. Mais oui. Ce n'est pas un simple ballot de chiffons. C'est un être humain, un homme d'une soixante-dizaine d'années, affublé d'un costume d'Arlequin. Il réprimande Savoye-Dubrûle. « Vous m'avez réveillé en sursaut, monsieur Savoye, dit-il. Vous savez que je n'aime pas ça ! » D'un coup, le clebs s'aplatit comme une carpette en poussant des gémissements plaintifs. Alors moi, évidemment, je me sens vexé. J'interpelle, hautainement, le vieil Arlequin. « On peut savoir ce que vous faites dans cette cheminée ? Ce n'est pas un endroit idéal pour préserver la propreté d'un si beau costume ridicule ! Si la *commedia dell'arte* restait à inventer, je pense que l'inventeur renoncerait à son invention en vous voyant. Qui êtes-vous, monsieur ? » Et là, je suffoque. Le septuagénaire ignore ma cinglante intervention. Il continue de causer avec le chien ! Alors, là, voyez-vous, je sens qu'il ne faut pas que je cède à la colère. Avec ma redingote à brocart d'argent et mon gilet en tricot à grands losanges beiges et jaunes, je tomberais vite dans le ridicule, si je me mettais en colère. Et si, par hasard, cette république n'est pas un gigantesque canular et que, éventuellement, je suis amené, par la suite, à montrer la voie de l'avenir, et du progrès, à un

peuple tout entier, mieux vaut que je conserve une image de dirigeant digne dont les nerfs ne pètent pas les plombs au premier stimulus. Tandis que le vieux guignol de la cheminée continue d'admonester le chien Savoye-Dubrûle, je m'approche d'un grand vase de tulipes posé sur une console et lance un joyeux « Salut les filles ! » Je continue, délibérément, sur le même registre en demandant « Pas trop serrées, là-dedans ? Tout se passe bien. L'eau est bonne ? Accepteriez-vous qu'on glisse, parmi vous, une marguerite ou deux ? Aimez-vous votre reflet dans le miroir ? Avez-vous remarqué qu'on voit aussi mon reflet dans ce miroir ? » La voix du vieil Arlequin résonne à mon oreille. « Jamais un Président de la République n'a aussi bien parlé au bouquet tulipal du mardi,⁷ me dit-il. Et pourtant, j'en ai vu un certain nombre, de présidents. Je me souviens, surtout, de Ribère Yusan-Soko⁸. Il avait le don de mettre en colère les tulipes, vous ne pouvez pas imaginer. Il parvenait, également, à déprimer, sévèrement, les bacs géraniumaux du vendredi. C'était horrible. Chute instantanée des pétales, gémissement des tiges pendant de longues nuits orageuses, fissuration des bacs, hurlement de terreur de l'engrais. Monsieur le Président, je vous félicite ! » Le compliment, je l'avoue, me fait assez plaisir. Et quelle belle revanche j'ai pris sur Savoye-Dubrûle qui est resté, là-bas, couché devant la cheminée, tout seul,

7 [On est mardi]

8 Qui a précédé le président-narrateur ? Quel est le nom du narrateur ?

comme un chien, même s'il est un chien. Ha, ha ! Il l'a bien mérité. « Reprenez la laisse de votre porte-humeur. » C'est le septuagénaire bariolé qui vient de parler. Et je m'étonne. Et vous avec moi. Et certains de vos amis aussi.. « Ce chien est mon porte-humeur ? » demandé-je afin d'exprimer cet étonnement qui me submerge. Le vieil homme énergique m'explique que le Président de la République des Artichauts et de leur Frères (ou l'équivalent) est tenu de tenir en laisse Savoye-Dubrûle, son « porte-humeur », car l'animal est celui qu'on consulte en premier⁹ avant de s'adresser directement au dirigeant de l'État. « Ça vous permet d'éviter d'être dérangé pour un oui, pour un non, ou pour tout autre mot du même genre, me précise l'Arlequin quasi-octogénaire. C'est très pratique. Savez-vous (mais non, vous ne le pouvez pas) que Savouille¹⁰, comme je le surnomme, a résolu, lors de la précédente mandature un nombre important de conflits sociaux, une grosse crise boursière et désamorcé avec subtilité une flopée de crises politiques entre la République et le duché des Huit-Singes Embêtants, notre remuant voisin¹¹ ? » Je me raclé la gorge et, d'une voix légère, je fais éclater un petite sonate de bonne humeur aux accents puissamment moqueurs. « Très bien, bravo ! plastronnè-je. Il est temps, donc, pour moi, de reprendre la laisse de cet animal. Pourquoi, d'ailleurs, la

9 [On consulte d'abord Savoye]

10 Surnom Savoye

11 [Etat frontalier]

nomme-t-on « laisse » puisqu'on ne cesse de la tenir, ho, ho ! Vous m'expliquerez, ensuite, quand même, comment on fait, d'un point de vue pratique, pour dormir, prendre une douche, établir une relation amoureuse, et quelques autres petites choses, lorsqu'on se retrouve avec ce chien dans les pattes (sans jeu de mot, je suis sérieux) vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et puis dites-moi enfin qui vous êtes, et ce que vous foutiez dans cette cheminée au magnifique manteau de stuc crème sculpté.» Mon interlocuteur prend un air étonné. « Votre ami Giboury Le Lafouine, à qui nous devons la chance de vous avoir désormais aux commandes de notre piquante nation, ne vous a donc pas expliqué ? Il ne vous a pas parlé de Maxence Laoudad ? C'est moi. Je suis le vice-président inamovible de la République. Vous bénéficierez de mon expérience, de ma sagesse et vous serez toujours surpris de me trouver dans des endroits bizarres. Comme l'intérieur de cette cheminée, par exemple. Je m'y suis fait installer un bureau suspendu auquel j'accède par des échelons. Vous n'imaginez pas l'ambiance terrible qu'il y a là-dedans. J'avais des documents à rédiger en vue de votre investiture¹². Grâce à ce repaire inédit, j'ai tout éclusé en trois jours. » Je demande à Maxence Laoudad s'il a déjà essayé de s'installer dans un conduit de cheminée avec un grand feu bien brûlant à l'intérieur. Sans marquer d'étonnement, il me raconte qu'il a déjà dormi, lors d'un séjour officiel, dans un terrier de gros renard que des

12 Investiture à venir

chasseurs sont venus enfumer à 5 heures du matin. Malgré que les chasseurs se soient excusés, le vice-président à vie a eu à déplorer la combustion d'une paire de ballerines d'Arlequin en soie. « Ce dut être bien rude, admets-je. Mais que les chasseurs se soient excusés ou pas, les ballerines étaient, de toute façons, cramées. » Maxence Laoudad me dévisage avec son regard bleu surplombé de sourcils de neige. « Très juste, me dit-il. Je n'y avais pas pensé. Je sens que votre ami Giboury Le Lafouine nous a fourni un président de première classe. Je vais lui faire envoyer une caisse de grumanges bien juteuses, cueillies dans l'orangerie¹³ du palais présidentiel pour lui renouveler ma reconnaissance. » Je conseille à Maxence de ne rien envoyer à Giboury. Ou alors un colis piégé à la méduse urticante. « Mais vous n'êtes pas amis ? » s'étonne-t-il. « Monsieur Laoudad, dis-je. Ce lamentable maniganceur de Giboury ne m'a jamais indiqué que la pétition que je signais faisait de moi votre Président. » Maxence Laoudad écarte les bras, et son visage affiche une expression attendrie. « Mais c'est normal, Votre Excellence. Jamais personne, à part la notable exception de Jeannette Bellecoupe¹⁴, n'a jamais souhaité devenir Président de la République du Rocher des Cousins Artichaut. » Alors là, moi, j'en profite pour glisser une question (assez bien formulée) qui m'intéresse énormément et qui jaillit de ma bouche

13 Orangerie, grumanges

14 Femme blonde du drapeau ?

avec la vigueur d'une grenouille déterminée. Cette question, apparemment simple puisqu'elle ne consiste qu'en un seul mot, est pourtant le fruit d'un intense travail intérieur de réflexion de ma part. Je prononce donc le mot « Pourquoi ? », souhaitant, de la sorte, savoir pourquoi personne ne veut devenir, volontairement, Président de la République des Neveux Chou-Fleur ou l'équivalent.. Mon Arlequin pousse un soupir d'amusement. « J'ai l'impression que monsieur Giboury Le Lafouine a négligé de vous renseigner sur de nombreux aspects de votre futur job. Ou alors vous êtes le genre de type à ne jamais écouter quand on lui dit des trucs importants. » Laoudad me met dans les mains une tablette numérique habillée d'une assez jolie coque en marqueterie de bois de violette. Et il me commente les images qui défilent en mode diaporama. « Comme vous pouvez le voir, le Président est soumis à des obligations protocolaires régulières dont la plus redoutée est celle de la bagarre contre une otarie dans une piscine gonflable remplie de savon liquide. Ne posez pas de questions, c'est une tradition. » Je regarde les images défiler. Je dis : « Et le Président est tenu, je suppose, de toujours porter un slip de bain à motif écossais ? » Mon Arlequin hoche la tête. « Vous avez mis le doigt sur le point qui, effectivement, fait très mal. Mais je sens en vous la force, la massivité mentale, et le désir, de vous donner tout entier à l'immensité de votre tâche suprême pour parvenir à résister à cette grosse pression. La cérémonie, joliment

appelée la Bouloubulle¹⁵, a lieu chaque semaine. L'ambiance est bon enfant. Et l'État perçoit une taxe très intéressante sur les paris qui sont organisés à l'occasion ! » Je demande si l'otarie, elle aussi, est obligée de porter un maillot à motifs écossais. Maxence me répond que non. J'affirme que c'est dégueulasse et que j'envisage de réformer, dès que possible, les règles de la Bouloubulle¹⁶. Maxence me met en garde : « Le Président Jean-Michel Duplessis était un peu comme vous. Il a tenté de faire voter le remplacement du tissu écossais par de l'orange uni. Et il a voulu aussi que le maillot de bain soit en forme de bermuda. Le lendemain, il était destitué par un vote du Parlement. » Je demande à Maxence s'il y a des otaries au Parlement puis je change de sujet parce que cette histoire de Bouloubulle m'angoisse. « Et si ce boulot ne m'intéresse pas ? interrogè-je. Et que je me casse dans les cinq minutes ? Que se passera-t-il ? » Mon vice-président me dévisage d'un air perplexe. « Vous n'avez pas lu le *Serment de Juration éternelle*¹⁷ que votre ami Giboury Le Lafouine vous a remis ? À votre place, j'irais y jeter un oeil avant d'envisager une démission. Ce document, largement amélioré par votre ami, n'est pas tendre pour les présidents qui essaieraient de s'enfuir en pyjama pendant la nuit aux commandes d'un

15 Le Président va-t-il y aller ?

16 Le fera-t-il ? « Pour la réforme de la Bouloubulle, où en sommes-nous , Maxence ?

17 Serment de Juration éternelle

deltaplane à moteur. » Naïvement, je demande si en mettant un manteau par dessus mon pyjama l'évasion serait susceptible de ne pas être sanctionnée. Mais je sais que ma question est inutile. Cette reptation huileuse de Giboury a évidemment prévu toutes les éventualités dans son sournois serment de « *Juration éternelle* » : les différents modèles de pyjamas, de deltaplanes, de moteurs, de manteaux et que sais-je d'autre encore ? « Me voilà coincé comme un rat comme sur les xxxxx kilomètres carrés de cette minable République ! » m'exclamé-je. Afin de donner plus de précision à mon ressentiment, je demande au vieux pantin quelle est la surface exacte du territoire national. « Vous avez totalement raison, me dit-il. La République occupe depuis sa création une surface de xxxxx kilomètres carrés. » Face à une telle réponse, je m'insurge. « Mais je ne vais pas compléter la phrase que je viens de prononcer avec des "x" , puisqu'elle contient déjà des "x" qui signifient justement que j'ignore quels chiffres mettre pour indiquer la surface de la République ! » Maxence Laoudad me fixe d'un regard de meurtre. « Je n'en sais pas plus, Votre Excellence. Et ces "x", que vous semblez tenir pour partie négligeable, voire carrément mépriser, sont en service, comme je vous l'ai dit, depuis la fondation de notre patrie. Et jamais personne n'a trouvé de raisons de s'en plaindre. Humf ! » J'interroge aussitôt, et avec la plus grande dureté, mon vice-président polychrome sur le sens, certainement déplaisant, de ce « humf ». Pour m'embêter, il laisse planer quelques secondes de silence

au moyen d'un bricolage à base de maquette d'avion en balsa. Puis il consent à me dire : « Votre petite colère de débutant me fait penser à la calamiteuse tentative du conseiller Jaichaud Sans-Arrêt (dont c'est le vrai nom) qui avait mis sur pied une mission scientifique afin de définir la forme exacte de la République (l'idiot) et d'en déduire, entre autres informations (que imbécile), une superficie exprimée, je crois, en kilomètres carrés. Un projet d'une banalité et d'une mesquinerie qui, je l'espère, ne vous échappe pas. Et qu'est-il advenu ? » Face à cette brusque question, je parviens à ne pas me laisser déstabiliser. Sans bafouiller, ni bégayer, ni perdre trop de transpiration, et en parvenant à limiter l'apparition de plaques rouges sur ma face, je renvoie la question en demandant, fermement, presque violemment, « Et alors, qu'est-il advenu ? » Mais ce diable de vice-président contre-attaque aussitôt, et me demande avec une belle énergie « Vous voulez savoir ce qu'il est advenu ? » J'avoue ne pas m'être attendu à une pareille répartie. Quelle brutalité. Je sens la poignée de la laisse de Savoye-Dubrûle devenir poisseuse dans ma main, et j'ai l'impression que mon corps (pourtant athlétique) n'est qu'un ravioli sans viande, et cuit à la vapeur, à l'intérieur d'une redingote en tissu indestructible et rigide. Je m'entends répondre « Oui, je souhaite savoir ce qu'il est advenu. » De nouveau, la voix de Laoudad aboie à mon oreille. « Advenu à qui ? » me crie-t-il. « Advenu au conseiller Jaichaud Sans-Arrêt (dont c'est le vrai nom) », bredouillé-je de façon à peine audible. « Et bien c'est

simple ! hurle le vice-président. Après des mois de relevés topographiques et d'exploitation (inhumaine) de données satellitaires, ce grand géographe, dont je ne vais pas vous redemander de me dire le nom, a conclu que le territoire de la République avait à peu près la forme d'une grosse cacahouète. Puis il s'est enfui à l'étranger avec son matériel et son équipe ! » Je demande à Maxence Laoudad de cesser de crier. « Veuillez m'excuser, me dit-il, je crois que mon costume d'Arlequin est dérégulé. » Il tente de manipuler quelque chose dans son dos en se regardant dans le miroir. « Ma voix est mieux comme ça ? » me demande-t-il. Je lui dis que c'est mieux, en effet, qu'il ne crie plus mais qu'il a maintenant une voix très désagréable de fillette mollassonne. Je ne lui cache pas que cette voix traînante et pleurnicharde me gêne un tout petit peu. « À moins, ajoutè-je, qu'un alinéa du *Serment de Juration éternelle* ne stipule que le Président est tenu de se réjouir lorsque son vice-président inamovible hurle avec une voix de fillette mollassonne. » Maxence Laoudad se contorsionne pour tenter de « régler cette saloperie de costume d'Arlequin. » Je lui signale que s'il continue à parler avec cette voix insupportable, je convoque le Parlement pour mettre au vote une loi interdisant les voix de fillettes mollassonnes dans l'enceinte du palais et même, si possible sur tout le territoire (en forme de cachouhète) de la République du Rocher des Cousins Artichaut, puisque tel est son nom. Le vieux multicolore tente de se frotte le dos avec le talon de son

pied droit. Et il y parvient ! Mais la voix de fillette ne disparaît pas. Je tente, à ma façon, d'aider mon vice-président en lui sautant sur le ventre à pieds joints. Mais la voix de fillette ne disparaît pas. Je ressaute sur Laoudad en tenant Savoye-Dubrûle dans mes bras. La voix de fillette ne disparaît pas. Je demande à l'Arlequin s'il souhaite que j'allume un feu dans la cheminée et que je le jette dedans. Il refuse sous prétexte de ne pas abîmer le bureau qu'il a fait installer dans le conduit. Et il me dit ça de façon tellement mollassonne et aiguë que je le jette par la fenêtre. Mais sa voix de fillette me parvient, 25 mètres plus bas, depuis le cactusarium du palais où il a dû atterrir. « Il a une voix aiguë ! me crie un jardinier à voix grave. Je vous le renvoie. Ça stresse mes cactées ! » Le jardinier, un colosse, me renvoie Maxence Laoudad avec la même aisance que si Maxence Laoudad était une balle de tennis à losanges polychromes. Le septuagénaire fracasse une fausse stalactite luminescente — une oeuvre d'art contemporain qui pendait au plafond — et achève sa trajectoire dans la vasque à grenouilles qui « décore » le centre du bureau présidentiel¹⁸ (mon bureau). Je demande : « Alors, Maxence, toujours la voix de fillette mollassonne ? » Son « oui » bêlant me confirme que voix détestable est toujours là. Les grenouilles de la vasque font entendre une rumeur de coassements mécontents. Comme je les comprends ! « Dites-moi Laoudad, tonitrué-je, il va falloir maintenant envisager sérieusement de changer de

18 Décor du bureau

fournisseur de costumes d'Arlequin.» Maxence griffonne sur une feuille de papier « Allez voir Mme Magéma dans son atelier ». À mon tour je griffonne « Où est l'atelier de Mme Magéma ? » Laoudad commence à me répondre avec sa voix de fillette. Je le strangule aussitôt pendant quelques secondes. Il comprend ainsi que la voix de fillette (mollassonne) c'est FINI et qu'en tant que Président je n'en peux plus, plus, plus du tout. Il me griffonne donc, avec une rapidité stupéfiante un plan en couleurs et en volumes représentant les six niveaux des [20 000 m²] du palais. « Mais comment avez-vous fait les couleurs ? m'étonné-je. Le bleu cendré, le vert [céruleen], le [brun terre de Sienne] et tout le reste avec un simple stylobille noir pourri ? » Je le strangule de nouveau brièvement car il voulait répondre avec sa voix. Il me griffonne « Depuis tout petit j'ai ce don de créer des illusions d'optique époustouflantes avec la seule pointe d'un stylo noir. Un don qui, vous devez vous en douter, m'a grandement facilité l'accès aux fonctions que j'occupe aujourd'hui. » Je tire un coup sur la laisse du chien. « Savoye-Dubrûle, dis-je, arrêtez d'embêter ces grenouilles avec vos coups de crocs inefficaces. Nous allons à l'atelier de Mme Magéma. Et vous, vice-président, regagnez votre cheminée. Je tiens à ce que tous les documents nécessaires à mon investiture soient prêts le plus vite possible. Car une fois Président, j'aurai tous les pouvoirs et je finirai bien par trouver un moyen de me tirer d'ici. Si par hasard vous voyez Giboury le Lafouine, mettez tout en oeuvre pour le

retenir. Il doit bien y avoir une garde présidentielle servile et redoutable dans ce palais. Ainsi que des cachots, des menottes, des cordages et des puissants gaz paralysants. Compris ? » Je colle le plan sous la truffe de Savoye-Dubrûle et lui montre la flèche rouge qui localise l'atelier de Mme Magéma.